

LE MENEESTREL

4852 — 91^e Année — N^o 17.



Vendredi 26 Avril 1929.

LES BIENFAITS DU GÉNIE

DANS l'ordre intellectuel, artistique et moral, c'est aux hommes de génie que peut s'appliquer le plus justement la parole de l'*Apocalypse* : « Ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ». C'est bien, en effet, à l'œuvre de génie que doivent être rendus les témoignages humains d'admiration vivante, qui constituent finalement un mémorial triomphant devant récompenser, en un autre monde, les âmes qui ont atteint ici-bas les plus hauts sommets, au prix de mille souffrances. Peu importe que la gloire purement humaine subisse les éclipses dues à la versatilité et à la mode; pas plus qu'on est d'accord sur le mérite des vivants, pas plus les morts ne sont à l'abri des dénigrement de la mode et des oublis injustes. Tôt ou tard, ce qui mérite l'amour et la considération recueille son juste tribut, et, si le sanctuaire n'est pas fréquenté en tous temps, il n'en subsiste pas moins pour les fidèles qui ont foi en l'œuvre.

Il peut paraître oiseux d'insister sur la constatation de la dure et fatale loi qui soumet presque tous les grands hommes au malheur sous toutes ses formes; certains y succombent de bonne heure, après avoir fiévreusement réalisé leur tâche; d'autres résistent mieux et plus longtemps, non sans éprouver et manifester éloquemment leur, âpre nostalgie du repos final. C'est parmi ces derniers qu'on trouve particulièrement l'expression profonde de cette nostalgie, cela parmi les plus puissants lutteurs contre le mal de vivre. C'est Goethe qui dit par la bouche de son *alter ego*, son inséparable Faust : « O nature, que ne suis-je qu'un homme devant toi et que ne puis-je retrouver l'innocence première ». C'est Bach chantant en ses immortels lieder spirituels : « Viens douce mort, car je suis las du monde ». C'est Beethoven contemplant un charretier endormi et ronflant, en s'écriant : « Je voudrais être aussi stupide que cet homme ». Que ce soit par une inflexible et méthodique impassibilité chez Goethe, par une foi ancestrale et profonde chez Bach ou par une lutte consentie avec le destin chez Beethoven, le génie a toujours dû opposer ses forces humaines à l'ange terrible avec lequel il doit lutter comme le Jacob de la Bible. L'ange les bénit finalement, mais non sans leur infliger quelque dure blessure physique ou morale.

Quel sera le sort de l'œuvre et qui en récoltera le fruit? Rarement ce sera le génie lui-même ou bien peu en rapport avec la grandeur du labeur, mais on verra ensuite des générations entières se délecter de cette œuvre, y trouver sa propre raison d'être et, dans l'ordre matériel, son gagne-pain. S'imagine-t-on le théâtre privé de Molière, les orchestres privés des symphonies

classiques, les théâtres lyriques privés de Wagner, les libraires privés des grands écrivains et les peintres et musées privés de Rembrandt? Non seulement les chefs-d'œuvre sont des bienfaiteurs intellectuels et moraux, mais des bienfaiteurs quotidiens de la vie matérielle; s'ils n'avaient pas la puissance de grouper de façon permanente interprètes, auditeurs, spectateurs, éditeurs et commentateurs, qui pourrait le faire? Il y a bien les productions éphémères, d'un rapport non moins éphémère, mais ce qui subsiste et tient toujours sa place, c'est le génie ou le talent noble et élevé.

Le génie a aussi un grand pouvoir d'assistance charitable : Molière qui connut le succès abandonnait régulièrement une partie de ses recettes théâtrales à une pauvre confrérie de moines, ce dont l'Église aurait pu lui être reconnaissante à son dernier jour. Actuellement l'Assistance publique doit ses meilleurs et plus stables profits aux grands noms de l'art théâtral. Au Gabon français, le Sanatorium du médecin missionnaire Albert Schweitzer subsiste grâce aux bénéfices réalisés par M. Schweitzer lui-même par ses concerts d'orgue d'œuvres de Bach à travers l'Europe... et cependant la veuve du grand cantor mourut dans la misère.

Quant aux bienfaits du génie dans l'ordre intellectuel et sentimental, personne ne pourra les nier de bonne foi. Nous laisserons au funeste Tolstoï le soin de dénigrer ceux que son inculture initiale lui interdisait de comprendre, entre autres Shakespeare, Beethoven, Bach et Wagner, réservant son admiration pour ceux qui n'ont eu que la tâche méritoire, mais secondaire, de distraire et de charmer, ce qui a bien son prix. Si Romain Rolland a trouvé la chose très drôle et de peu d'importance, nous nous permettons de trouver que c'est au contraire très inquiétant et, en tout cas, le témoignage d'une mentalité orgueilleuse et individualiste au suprême degré. Non seulement le génie est un bienfait pour ceux qui, au-dessous de lui, ont le privilège de le comprendre et de l'aimer, mais c'est bien souvent que le génie seul peut consoler, soutenir et fortifier le génie. Si cela est relativement rare de contemporain à contemporain, le présent étant rarement conscient de lui-même, il faut se rappeler Ingres pleurant d'émotion à la porte d'un musée où il avait vu des Raphaël et Berlioz, inconsolable de n'avoir pas été un contemporain de Shakespeare. Chaque véritable artiste a dans le cœur un amour particulier pour un maître dont il souhaite de rencontrer l'âme un jour, comme Gounod disant que, s'il méritait le Paradis, son premier souci serait de demander en y entrant : « Seigneur, où est Mozart? » Dans la foule de ceux qui entendent, voient ou lisent les chefs-d'œuvre, on trouvera encore une somme de reconnaissance bien plus grande encore pour le génie qui fait vivre dans un état d'âme supérieur au sien, ne serait-ce que pendant quelques heures, hors de l'ambiance journalière et vulgaire. A des plans

différents, l'Art crée toujours un état d'âme et dans la production d'ordre élevé, retrouve plus ou moins le sien sous sa plus idéale forme. Ne vous êtes-vous pas senti certains jours plus apte à lire tel livre de préférence à un autre, entendre une telle musique ou voir tel tableau? Joyeux ou triste, le génie est toujours notre ami et de même qu'un homme malheureux se sent moins seul s'il découvre une misère semblable à la sienne, de même c'est pour le cœur et l'âme une détente et presque un espoir que de trouver en l'art l'expression magnifiée de ses propres douleurs et de ses propres joies.

A notre époque de stérile intellectualisme où l'inconnaissable est chose méprisée, il faut que la force occulte du génie s'impose comme une réaction nécessaire du spiritualisme. Un des musiciens qui compte cependant parmi les esprits les plus positifs, Saint-Saëns, a proclamé que l'Art était un grand mystère; le peintre Degas avouait ironiquement ce mystère aussi, quand il offrait de payer un litre à celui qui lui démontrerait que la Joconde était un chef-d'œuvre. Si les vrais artistes ou les profonds connaisseurs peuvent parfois, en soulevant un coin du voile, entrevoir quelque peu le sublime mécanisme du génie, il ne s'en suit pas qu'ils puissent renouveler le miracle. La seule science ne crée pas, elle constate seulement.

On n'a point trouvé de l'art une définition plus juste que celle qu'en donnait sainte Hildegarde au Moyen Age: « Une réminiscence à demi effacée d'une condition meilleure dont nous sommes déchus depuis l'Eden. » Cela explique bien pourquoi tant de physionomies d'artistes sont déconcertantes et incompréhensibles au vulgaire par un mélange de grandeurs et de misères morales, car c'est dure tâche de faire réapparaître ce qui s'efface trop facilement de cette réminiscence lointaine.

Il existe, au musée Gustave Moreau, une toile particulièrement éloquente de ce maître aux conceptions raffinées et poétiques: elle représente le Poète voyageur, assis dans une pose accablée et lasse, au milieu d'un paysage montueux, aride et désert; à côté de lui un Pégase ailé, vigoureux et infatigable, duquel il semble descendu pour se reposer, le contemple avec une *pitié sévère*, selon l'expression très juste du commentateur. Une grande lyre, richement ouvragée qu'il porte en bandoulière, semble être le fardeau pénible qui l'accable en cette morne solitude.

La beauté olympienne du héros rend plus éloquent son profond abattement. Son compagnon ailé, impatient de reprendre la course, réussira-t-il à lui rendre le courage nécessaire pour l'entraîner plus loin, ou bien le poète va-t-il mourir là? Que ce soit l'étape suprême ou une des nombreuses que les génies ont connues au cours de leur vie, accordons à ce symbole notre propre pitié, espérant, pour les voyageurs de l'art « affranchis avant nous du mal qui nous dévore » selon le beau vers d'un poète, qu'ils sont entrés dans la gloire suprême, lassés, mais triomphants. Alexandre CELLIER.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL
(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encartés dans ce numéro *Revenez dans notre demeure et J'oublie à ta voix de tendresse*, de Charles Levadé, extraits de *la Peau de Chagrin*, comédie lyrique en quatre actes, d'après H. de Balzac, poème de Pierre Decourcelle et Michel Carré.

LA SEMAINE MUSICALE

Opéra-Comique. — *La Peau de Chagrin*, comédie lyrique en quatre actes, d'après BALZAC, par P. DECOURCELLE et Michel CARRÉ, musique de Charles LEVADÉ.

Vous connaissez *la Peau de Chagrin*? ... Relisez-la, jusqu'au bout si vous pouvez, et demandez-vous comment il est possible d'en tirer une pièce, une vraie pièce, bien équilibrée et qui vive? C'est pourtant ce tour de force qu'ont réalisé Pierre Decourcelle et M. Michel Carré. Il est vrai qu'en ce qui concerne ce dernier, c'est une tradition de famille: le chef-d'œuvre du genre reste toujours le livret de *Mignon*, dont les



M. CHARLES LEVADÉ

éléments sont tellement épars dans le touffu *Wilhelm Meister* de Goethe qu'ils en paraissent à peine saisissables à la lecture...

La Peau de Chagrin est un des premiers romans de Balzac (1831), d'une époque où il cherchait encore sa géniale originalité. Quand il n'est pas éperdu d'exaltation romantique, il se livre à des digressions qui justifient, plus ou moins, la place que Balzac lui a donnée plus tard en la classant en tête des « Études philosophiques ». Mais il a pour base une idée, si impressionnante, si foncièrement dramatique, qu'elle pourrait engendrer bien d'autres romans et que sa place sur la scène semble toute naturelle. La « peau de chagrin » en question, marquée du sceau de Salomon, c'est le talisman qui donne toute puissance à son maître; mais au prix de sa vie: chacune de ses volontés exaucée diminue entre ses mains la peau, gage de ses propres jours.

Les deux écrivains qui ont eu la pensée de porter